

lise son attention sur la socialisation des élites aux II^e et I^{er} siècles, telle qu'elle est reflétée dans la cérémonie religieuse de l'envoi d'une théorie à l'Apollon pythien. Enfin, le volume se termine par une étude d'É. Perrin-Saminadayar sur le personnel d'encadrement de l'éphébie athénienne entre III^e et I^{er} siècle. — On peut difficilement dépasser ici la liste des contributions, mais la conclusion de Patrice Brun fait une synthèse utile et stimulante d'où il ressort bien que l'identité des Athéniens et le fonctionnement de la cité impliquent une pluralité de niveaux croisés : familles, dèmes, groupes cultuels, professionnels, politiques, philosophiques... sans compter l'appartenance à la πόλις comme telle, « société de face à face », selon une jolie formule. Les stratégies des uns et des autres agissent parfois dans la même direction, parfois en sens inverse, selon les époques, les conjonctures, les intérêts. Ces stratégies intègrent ou excluent, enrichissent ou exploitent, dans un cadre institutionnel qui ne représente de toute évidence qu'une partie de la cohésion « démocratique ». La diachronie modifie également la perception que les individus et les groupes ont d'eux-mêmes et de leurs interlocuteurs, mais elle touche relativement peu à cette vitalité associative qui constitue décidément une marque distinctive de la πόλις, bien mise en lumière par le volume que nous présentons. On soulignera le fait qu'il est doté d'une riche bibliographie et d'un index détaillé. — Corinne BONNET.

Giuseppe SQUILLACE, Βασιλεῖς ἡ τὸρᾶννοι. *Filippo II e Alessandro Magno tra opposizione e consenso* (Società Antiche. Storia, Culture, Territori. 6), Soveria Manelli, Rubbettino, 2004, 17 x 24, 234 p. + 7 ill., br. EUR 13, ISBN 88-498-0892-5.

Parmi les nombreuses publications consacrées aux deux derniers souverains argéades, le livre de G. Squillace se démarque par l'originalité de son point de vue. Il se propose d'analyser la « propagande » déployée par Philippe II et Alexandre. C'est en effet un sujet qui méritait un traitement à part entière et qui se place dans la droite ligne des travaux de l'Université du Sacré-Cœur de Milan dirigés par M. Sordi. — Le livre s'articule en deux parties, l'une intitulée « Logoi. Motivi propagandistici e percorsi ideologici » et l'autre « Praxeis. Gli strumenti del consenso ». Dans chacune d'entre elles, Philippe et Alexandre sont étroitement associés, ce qui met fort bien en lumière les continuités et les ruptures entre les deux souverains. Chaque partie est divisée en différents chapitres, lesquels abordent les principales thématiques qui ont articulé le discours idéologique des deux rois. Le premier chapitre, « Regalità e tirannide » se penche sur l'accusation de tyrannie lancée par les opposants d'Alexandre (le cas de Philippe n'est que très brièvement évoqué), qu'ils soient athéniens ou macédoniens. Le second chapitre, « Tra passato e presente » se penche sur l'utilisation de l'histoire pour affirmer ou au contraire dénigrer l'œuvre et la personne de Philippe et d'Alexandre. L'analyse développée par l'A. s'avère ici particulièrement intéressante : après avoir évoqué l'utilisation faite par Démosthène du rôle joué par Alexandre I de Macédoine durant les guerres médiques, il montre comment la propagande macédonienne renverse complètement l'argumentation en mettant en avant le médisme d'Athènes. Le troisième chapitre, « La guerra di vendetta » s'arrête sur deux « slogans » majeurs des deux argéades, la vengeance du dieu Apollon qui sert de justification à l'entrée de Philippe dans la troisième guerre sacrée et la vengeance des Grecs contre les Perses qui appuie l'expédition d'Alexandre contre les Achéménides. L'A. insiste sur l'habileté de Philippe à se présenter comme le sauveur du sanctuaire de Delphes, en évitant toutefois d'endosser le rôle de bourreau des Phocidiens, qu'il laisse aux amphictyons. Dans la seconde partie (« Praxeis »), chaque chapitre est consacré à un instrument utilisé par les deux βασιλεῖς macédoniens pour obtenir le consensus (et la bienveillance) de leurs ennemis, intérieurs ou extérieurs : la stratégie du silence sur certains faits et la création d'une vérité officielle (chap. 1), celle de la persuasion (chap. 2) se déclinant en différentes méthodes adaptées aux circonstances (la clémence vis-à-vis d'Athènes au lendemain de Chéronée, par exemple). Le dernier chapitre analyse l'utilisation de la religion comme outil idéologique par les

Macédoniens. — La structure du livre que nous venons de présenter est à la fois sa force et sa faiblesse : l'intention analytique est évidente et fonctionne tant que les chapitres sont lus indépendamment. Mais à la lecture de l'ensemble, on s'aperçoit que le découpage effectué est un peu artificiel, donnant lieu à une série de superpositions qui étaient probablement, il faut le reconnaître, difficiles à éviter. — Bien que cela ne constitue pas l'objet de l'étude, le passage extrêmement rapide sur la question de la *Quellenforschung* (en particulier pour le livre XVI de Diodore) laisse le lecteur un peu sur sa faim, d'autant que l'identification des sources influence considérablement la construction du discours idéologique. Mais il est vrai qu'un développement détaillé sur ce sujet aurait modifié profondément le visage de l'ouvrage et peut-être détourné de son objet (G. Squillace évoque d'ailleurs ce problème dans son introduction). La stratégie de l'A. est donc parfaitement compréhensible. — D'un point de vue plus pratique, il faut souligner la présence d'excellents indices. Leur utilisation sera cependant assez limitée puisque la structure de l'ouvrage oblige nécessairement à une lecture par chapitre pour cueillir toutes les nuances du raisonnement et de l'utilisation des sources. La bibliographie est, quant à elle, très complète et parfaitement maîtrisée. — Pour conclure, ce livre illustre à merveille la justesse de la remarque de P. ELLINGER dans son étude « La légende nationale phocidienne », *BCH* supp. XXVII (1993), p. 325 : « En fait, on ne peut s'empêcher d'une impression — qui mériterait d'être vérifiée plus longuement. En cette première moitié du IV^e siècle, en même temps qu'avec les innovations tactiques, l'emploi croissant des mercenaires, éclatent les règles traditionnelles de la guerre, il y a simultanément comme une explosion, une prolifération quasi cancéreuse de l'utilisation des vieux mythes et de la religion à des fins de propagande et de justification politique ». — L'ouvrage de G. Squillace en fait une excellente démonstration en apportant un éclairage neuf sur l'œuvre des deux grands conquérants macédoniens dont il souligne le caractère éminemment politique au sens le plus moderne du terme. — Fr.-D. DELTENRE.

Catherine WOLFF, *Déserteurs et transfuges dans l'armée romaine à l'époque républicaine* (Storia politica costituzionale e militare del mondo antico), Naples, Jovene, 2009, 17 x 24, XXX + 453 p. + 9 tableaux, br. EUR 35, ISBN 978-88-243-1895-2.

La désertion est un problème auquel est confrontée toute armée, de tous temps, puisqu'elle est souvent motivée par un instinct humain des plus naturels : l'instinct de survie. Une des images sans doute les plus parlantes de la désertion pour nos contemporains est celle des soldats des tranchées de la première guerre mondiale qui refusèrent, essentiellement à partir des mutineries de 1917, de monter au front, vers ce qui semblait être une mort assurée et inutile. Pour répondre à un problème de cette nature, l'autorité militaire se trouve contrainte de punir sévèrement ce qu'elle considère comme un crime grave. C'est d'ailleurs de cette punition que dépendra la proportion des futurs déserteurs de l'armée en question. Ainsi, pour le cas de figure de la première guerre mondiale, c'est le peloton d'exécution qui pouvait punir ces soldats qui étaient donc précisément « fusillés pour l'exemple ». Mais toutes les armées ne réagissent pas de manière égale face à la désertion, et les motivations des soldats peuvent aussi s'avérer multiples. Toute disciplinée qu'elle fût, l'armée romaine n'échappa donc pas au problème de la désertion. — Partant du constat que l'étude de la désertion dans l'armée romaine avait déjà été longuement menée à bien pour la période impériale — les sources, notamment juridiques, étant plus nombreuses — C. Wolff s'est courageusement penchée sur la période républicaine, avec succès. L'ensemble de cette importante étude est divisée en deux parties : dans un premier temps, la problématique des déserteurs et transfuges est appliquée aux conflits « classiques » ; dans un second temps, au cas particulier des guerres civiles du I^{er} s. av. J.-C. Dans les deux cas, l'A. se pose les mêmes questions, mais les réponses apportées peuvent être sensiblement différentes. Pour commencer, C. Wolff se pose la question de savoir qui déserte et qui passe à l'ennemi. L'introduction générale de